

lui. Il lui faut embrasser tous les genres d'industrie et faire succéder aux plus saintes fonctions les plus viles et les plus basses. Ce n'est donc pas grande merveille si quelques-uns de mes plans ne trouvent point leur exécution, pour cette fois donc encore trêve de science, écrivons pour écrire, peut-être même pour réjouir, mais pas le moins du monde pour instruire.

La nouvelle la plus importante à t'apprendre est ce me semble celle de mon existence. Je vis encore, mais d'une certaine vie, de la vie du Nord, c'est-à-dire d'une vie bien différente de celle dont vous jouissez vous MM. les enfants gâtés de la civilisation. J'ai passé l'hiver en solitaire, mais en solitaire mondain. Que ce mot ne te scandalise pourtant pas, il veut tout simplement dire que chaque jour et même bien des fois le jour j'ai reçu des visites, mais grand Dieu quelles visites, des visites de sauvages ou mieux encore des visites sauvages, qui je t'assure sont peu ce que vous appelleriez des visites mondaines. Pour la première fois, depuis que je suis dans le pays je n'ai point eu de course considérable à faire cet hiver, si ce n'est un petit voyage de trois jours pour aller porter les secours de la religion à un moribond qui, si comme je l'espère il est au ciel, se souviendra un peu de celui qui, pour lui en ouvrir les portes, a perdu la peau de son "nez" et aussi celle de ses joues. La demeure de ce malade est à environ une douzaine de lieues de la mission, je me mis en route avec un jeune hommē, à mon service, nous connaissions tous deux le chemin d'été mais pas exactement celui d'hiver, nous marchâmes tout le jour et sur le soir, nous apercevant que nous ne suivions pas la bonne route, nous campâmes. Coucher dehors n'était pas la difficulté, quoique nous n'eussions qu'une mauvaise bâche, et qu'il fut déjà tard, nous passâmes heureusement la nuit; le lendemain nous retournâmes sur nos pas, jusqu'à l'endroit où nous étions certains de notre route et quoique le chemin d'été soit beaucoup plus long, force nous fut de le suivre, ne pouvant trouver l'autre, c'est là que mon pauvre nez fut l'objet sur lequel le froid voulut exercer sa fureur. J'employai tous les moyens ordinaires pour le protéger, mais inutilement et le pauvre individu fut obligé de se soumettre à son cruel oppresseur, tyran inhumain qui l'écorcha vif. J'administrai mon malade, que je trouvai dans les meilleures dispositions. Et je t'assure, mon cher Pierre, que la consolation que j'éprouvai, en donnant à l'un de mes semblables le gage le plus certain de son bonheur éternel, me dédommaga amplement de ce que j'avais eu à souffrir, pour me rendre auprès de lui. Qu'ils sont à plaindre ceux qui n'ont point eu l'occasion de faire gratuitement du bien à leurs compagnons d'exil ici-bas, ils ignorent la plus douce des jouissances réservées à l'homme. Cette jouissance, le missionnaire a souvent occasion de la goûter et elle seule vaut bien le centuple qui lui a été promis. Voilà déjà